

Essai Biographique sur Mozart.

Par le Rév. Messire Gibaud, (le 22 Novembre, 1860.)

(Suite et Fin.)

“ Je suis parmi des brutes, en ce qui concerne la musique, écrit-il à son père; non, il n'y a pas une ville au monde comme Paris! je remercie le Dieu tout puissant, si je reviens avec le goût sans. Je le prie tous les jours de me donner la grâce de persévérer ici, afin que je fasse honneur à la nation allemande et que je gagne assez d'argent pour être en état de vous venir en aide; qu'en un mot, nous nous réunissions bientôt et que nous passions le reste de nos jours dans la paix et dans la joie.”

Hélas! cette réunion de famille autour du foyer, entretenue comme la joie et la paix de l'avenir, Dieu ne la permit pas, du moins toute entière. Wolfgang retourna bientôt sous le toit paternel, mais il y retourna seul, pour y pleurer avec son père et Nanerl, la bonne mère qu'il avait perdue. Une maladie rapide venait de l'enlever à Paris. Quel coup pour son cœur si aimant! et pourtant il écrit :

“ J'ai, par une grâce particulière de Dieu, tout supporté avec fermeté et résignation. Lorsque le danger devint imminent, je ne priai Dieu que de deux choses, savoir : d'accorder une mort bienheureuse à ma mère, et à moi, force et courage; et le bon Dieu m'a exaucé et m'a départi ces deux grâces dans la plus grande mesure.”

Il écrivait ainsi à l'abbé Bullinger de Salzbourg, qu'il chargeait de préparer son père à l'affreuse nouvelle. Pour lui, n'osant la lui annoncer, il cherche à la lui faire entrevoir. Il ne veut ni le désespérer, ni lui laisser d'espérance, il épanche et comprime son cœur brisé.

“ On me donne de l'espoir, lui écrit-il, mais j'en ai peu. Voici longtemps que je suis, jour et nuit, entre la crainte et l'espérance. Je suis entièrement livré à la volonté divine... Je suis résigné, quoiqu'il arrive, parce que je sais que Dieu ordonne toutes choses, quelques dures qu'elles paraissent. Je ne veux pas dire que ma mère mourra, qu'elle doit mourir, que tout espoir est perdu; elle peut recouvrer la santé, mais seulement si Dieu le veut. Après avoir, de toute mon âme, prié mon Dieu pour la vie de ma chère mère, je me nourris volontiers de ces pensées sérieuses, je m'en trouve plus fortifié. Je suis plus tranquille, plus consolé, et vous vous figurez facilement combien j'ai besoin de consolation et de courage... Laissons un moment ces tristes pensées, espérons sans trop espérer et mettons notre confiance en Dieu.”

Au moment où Léopold Mozart reçut la lettre de son fils, il venait d'en commencer lui-même une où il souhaitait la fête de sa femme, appelait sur elle toutes les bénédictions du Ciel, et lui faisait prévoir, pour un prochain avenir, leur réunion si désirée dans la petite maison de Salzbourg. Surpris dans ses vœux et ses espérances par une crainte terrible, il pousse un cri d'angoisse.

“ Grand Dieu! Dieu de miséricorde! que votre volonté sainte s'accomplisse! Mon cher fils, quoique je me sois toujours, et autant que possible, résigné à la volonté divine, tu trouveras bien naturel que les larmes m'empêchent presque d'écrire. Que conclure de ta lettre?”

Sa femme est-elle morte? est-elle vivante? Il se désespère, il se rassure; il s'abîme dans la douleur, il se

calme; il entretient son fils de ses travaux, de ses succès; puis, dans une nouvelle explosion de douleur et de désespoir, et mû par un certain pressentiment de la vérité, il s'écrie :

“ Non, ta mère n'est plus; tu cherches trop à me consoler; on ne le fait pas avec tant d'ardeur quand on n'y est pas poussé naturellement par la perte de tout espoir ou par le malheur lui-même.”

“ J'écris à 4 heures après midi. Je sais maintenant que ma chère femme est au ciel. J'écris les larmes aux yeux, mais le cœur tout entier à Dieu et à sa sainte volonté.”

Quelle éloquence de douleur et de foi! après la mort de sa mère, Mozart revint à Salzbourg où il passa deux ans. En 1781, nous le retrouvons à Vienne, où il avait accompagné le Prince archevêque de Salzbourg, comme faisant partie de sa maison. Mécontent de son maître, il donne sa démission, s'attache à l'Empereur Joseph II, et sollicite de son père la permission de se marier. Il aimait depuis quelque temps, une jeune fille, Constance Weber.

“ Constance, écrivait-il à son père, est une brave et honnête fille, née de bons parents, et je suis en état de lui procurer du pain. Nous nous aimons, nous désirons être unis, que reste-t-il à objecter?”

Léopold Mozart aurait eu bien des objections à faire, s'il avait vécu de notre temps; mais c'était un homme d'autrefois; il pensait que s'il n'est pas sage de marier, comme on dit, *la faim avec la soif*, il n'est pas chrétien de vouloir être trop prévoyant; et qu'un artiste jeune, de talent, d'avenir, a raison d'épouser la jeune fille qu'il aime et qui lui convient, même une fille sans dot, et de se fier, pour l'entretien du ménage à son travail et à la Providence. Léopold donna donc son consentement et le mariage eut lieu. Voici comment le fils reconnaissant en rendit compte à son père.

“ Je vous baise les mains et vous remercie avec la plus vive tendresse qu'un fils ait jamais éprouvée pour son père, de votre bienveillant consentement et de votre paternelle bénédiction. Ma chère femme écrira par le prochain courrier à son bien aimé et excellent beau-père, pour lui demander sa bénédiction, ainsi qu'à sa chère belle-sœur, pour réclamer la continuation de sa précieuse amitié... Lorsque notre union fut prononcée, ma femme et moi, nous nous mîmes à fondre en larmes, tous en furent touchés, même le prêtre: tous pleurèrent en voyant et en partageant l'émotion de nos cœurs... Maintenant, plus que jamais, ma chère Constance se réjouit de partir pour Salzbourg, et je parie que vous serez heureux de mon bonheur quand vous la connaîtrez, si d'ailleurs, à vos yeux comme aux miens, c'est un bonheur pour un homme d'avoir une femme sensée, honnête, vertueuse et agréable.”

A dater de cette époque le talent de Mozart prit toute sa force et tout son essor. Jouissant des deux plus grands biens que l'on puisse souhaiter ici bas, de la paix domestique et de l'honnête médiocrité, il était satisfait de cœur et d'esprit et travaillait avec délices. Tantôt, à l'occasion de la naissance de son premier enfant, il compose une messe d'actions de grâce qui est un chef-d'œuvre; tantôt, inspiré par l'amitié aussi bien que par la reconnaissance, il écrit pour le frère du célèbre Haydn, son ami et son bienfaiteur, deux *Duos* qui furent jugés magnifiques; tantôt, il fait des prodiges d'improvisation qui jettent les auditeurs dans l'étonnement et l'admiration.